

Aspects de *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage* par A.J. Greimas et J. Courtés

Nina Hopkins Butlin

[Communication préparée pour le cours de créativité lexicale de R. Kocourek et présentée dans le cadre des colloques des gradués en novembre 1990.]

Étant donné les rapports intimes actuellement sentis entre la linguistique, la sémiotique et la critique littéraire, la recherche d'une terminologie convenable et pertinente à tous ces domaines se poursuit passionnément. Rare est l'étudiant/e de littérature qui ne cherche pas à un moment donné, quelques précisions terminologiques parmi les pages de l'ouvrage fascinant mais difficile de Greimas et Courtés, *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Cependant, il arrive souvent que la terminologie et la théorie qui s'y étalent éclairent très peu, et que le chercheur n'y rencontre que la frustration. Au lieu d'une définition concise d'un terme tel que «métaphore», l'étudiant/e trouve le relevé des diverses difficultés posées par ce concept. Elle trouve aussi que, pour comprendre les débats, il faut saisir tout un réseau de termes métalinguistiques, tels que «sémème», «parcours génératif du discours», et «hypotaxique» entre autres. J'offre ici une vue d'ensemble dans l'espoir de «démystifier» de quelque manière cet ouvrage.

On peut trouver ce dictionnaire critiquable à bien des égards. Les auteurs nous donnent très peu d'exemples des phénomènes qu'ils décrivent. Ils n'indiquent que vaguement leurs sources. Il n'y a pas de bibliographie. De nombreuses notions sont abordées sous une perspective oblique; les conclusions sont souvent inachevées, énigmatiques; les articles soulèvent souvent plus de questions qu'ils n'en résolvent.

C'est mon propos ici d'essayer d'explicitier l'organisation et le but du dictionnaire tout en discutant brièvement de quelques aspects fondamentaux de la pensée greimasienne. J'aimerais rendre le dictionnaire un peu plus abordable, ou «user-friendly» car, malgré les défauts déjà nommés, après je ne sais combien d'heures de lecture et de renvoi, j'en suis arrivée à y trouver des ressources extrêmement utiles-- pour l'analyse littéraire et pour la réflexion sur la langue en tant que système producteur de ce qu'on aime appeler «sens».

A l'heure actuelle il existe deux tomes du dictionnaire. C'est sur le premier, sorti en 1979, que je propose de me concentrer, parce qu'on ne peut tout faire, et parce que le deuxième tome, publié en 1986, se disant «un colloque convivial» (Greimas et Courtés, 1986:5), s'offre comme le travail d'une plus vaste collaboration de sémioticiens. Comme les divergences sont aussi nombreuses que les compléments, la recherche de la cohérence théorique dans le deuxième tome est moins poussée.

Dans l'avant-propos, Greimas nous explique que la gêne qu'on ressent au premier abord du dictionnaire est prévue. «En poursuivant un double but-- inquiéter le lecteur en montrant qu'il n'y a pas de science achevée, faite de certitudes, et le rassurer en même temps en dégagant des permanences de visée certaines--nous avons cherché à servir, à notre manière, une certaine idéologie du savoir» (Greimas et Courtés, 1979:iv).

Il ne s'agit donc pas de définitions finalisées, mais plutôt de points de repère, de l'établissement du niveau de précision nécessaire, de critères pour l'inclusion de tel ou tel terme dans le schéma terminologique. C'est à dessein que Greimas nous «inquiète»; il nous provoque à continuer la recherche, à combler les lacunes qui s'y manifestent. Il met le lecteur au défi d'atteindre le même niveau de précision et de suivre les mêmes critères de simplicité et d'efficacité que lui.

L'avant-propos constate que les auteurs considèrent le dictionnaire comme «une mise au point des réflexions sur la problématique du langage, comme une synthèse--au moins partielle--des efforts qui visent à constituer ce champ du savoir en une théorie cohérente» (1979:iii). C'est un travail en terminologie qui va de pair avec un travail sémiotique, travail poussé sur le signifié. Si les divers chercheurs en sémiotique ne sont pas d'accord pour ce qui est de la terminologie sémiotique, ils ne l'en sont pas moins pour les notions invoquées. Greimas et Courtés tentent «un effort non pas d'unification, mais plutôt d'homogénéisation, en instaurant--non sans quelque parti pris--un lieu de rapprochement, de comparaison et d'évaluation» (1979:iii).

Cet ouvrage est un travail symbolique et paradigmatique. On l'appelle «symbolique» dans le sens que les auteurs ont examiné la multitude de termes déjà disponibles afin d'en tirer ceux qui conviennent le mieux au raisonnement du texte. Ils cherchent un lexique connoté de l'esprit scientifique où les rapports hiérarchiques sont clairs (archilexème/lexème; sémème/sème; hypérotaxique/hypotaxique). Ils préfèrent des termes facilement traduisibles, souvent de formation savante (pluri-isotopie; homologation). Ils optent souvent pour les syntagmes où

la substitution d'un des éléments peut s'effectuer (faire réceptif/ faire informatif/ faire émissif/ faire cognitif). En même temps qu'ils veulent «homogénéiser» les termes du lexique ils respectent nombre de mots déjà consacrés par l'usage--(heureusement, ils n'excluent pas le terme «mot» tout en notant l'énigme que pose cette classification pour la sémiotique discursive) et ils incluent de multiples termes provenant du langage de tous les jours dont l'analogie serait facilement saisissable dans le nouveau contexte, dont: «contrat», «camouflage», «ouverture». Comme on verra, le dictionnaire est aussi le site de l'anéantissement de certains termes considérés comme étant trop imprécis, trop démodés, trop teints de la rhétorique ancienne. Pour remplacer «lecteur», ils offrent «énonciataire» car «lecteur» se distingue inutilement du terme «auditeur»; ils rejettent le terme et le concept «littérarité» car on trouve les mêmes démarches discursives également dans les textes dits communément littéraires et dans ceux qui ne semblent pas avoir mérité cette distinction. Pour Greimas et Courtés la littérarité est un concept provenant des attitudes purement sociales.

Cet ouvrage est surtout un travail paradigmatique dans le sens que le virtuel du système théorique est exploré. Sont éliminés les concepts qui ne s'alignent pas sur les axes de sélection établis par la théorie. Par exemple, le concept qu'entraîne le mot «personnage» est critiqué car il ne figure ni sur l'axe de «actant» ni sur celui de «acteur»; ce terme est trompeur et imprécis.

Idéalement, un système étanche distingue nettement entre les termes qui risquent d'être mêlés; la taxinomie est claire et bien élaborée. Des synonymes partiels sont à éviter. Ici on remarque que les auteurs notent souvent l'existence de termes synonymiques sans vraiment éliminer ni l'un ni l'autre: si la synonymie est presque exacte, le fonctionnement du système n'est vraiment pas compromis. Ils ont gardé, par exemple les paires synonymiques «entité linguistique»/«grandeur»; «engendrement»/«génération». En plus, du point de vue de la discursivisation de la théorie, la synonymie élimine la nécessité de répéter de façon assommante le même mot.

En se servant de la forme du dictionnaire, comme ils avouent dans l'avant-propos, ils ont présenté leur théorie sous une forme discontinue. Même s'il perd de la cohérence, le format de dictionnaire donne l'accès immédiat à la terminologie; il permet des ajouts à une date ultérieure; et ce qui est probablement l'avantage le plus important, il autorise également

l'inclusion des termes très rigoureusement analysés et ceux qui sont suggérés de façon plutôt tentative.

Cet ouvrage n'est pas un dictionnaire proprement dit; il est plutôt un travail en terminologie qui essaie d'aligner plusieurs systèmes théoriques (ceux de Propp, de Hjelmslev, de Pottier, de Genette, de Jakobson, de Barthes--pour nommer quelques-uns des principaux). C'est en effet cet aspect «raisonné» qui distingue cet ouvrage, et c'est une structure raisonnée qui s'appuie sur la récursivité, comme nous le verrons.

Le format de dictionnaire s'avère très souple, car il permet au lecteur de prendre comme point de départ n'importe quel terme. Un réseau de renvois très élaboré (par le biais de l'astérisque, et par le biais des références à la fin de chaque article) facilite une lecture idiolectale. C'est en effet pendant la lecture que l'enchaînement syntagmatique de la théorie se réalise.

Examinons de plus près le système de renvois dont l'objectif est de garder «l'équilibre entre l'éparpillement alphabétique et l'organisation taxinomique qui lui est sous-jacente» (1979:vi). Prenons l'exemple du mot «paraphrase», terme dont l'analyse offerte est des plus accessibles (voir plus bas, l'appendice a). Suivant les renvois à la fin de l'article, nous cherchons «élasticité du discours» et «définition». L'article sur «définition» nous ramène à la définition de «paraphrase». Celui sur «élasticité du discours» offre «expansion» et «condensation» comme des termes à poursuivre. «Expansion» nous renvoie à «élasticité du discours» tandis que «condensation» inclut également «expansion» et «élasticité du discours» comme champs notionnels à explorer. On voit que, par le moyen des renvois, on est encouragé à lire cinq articles pour situer le premier terme. Selon les auteurs, ces renvois sont «censés réunir les principales imbrications conceptuelles fournissant ainsi le contexte sémantique du terme interrogé» (1979:vi). Nous pouvons constater alors que le contexte sémantique étroit du terme «paraphrase» peut se définir par le sens des cinq termes, «paraphrase», «élasticité du discours», «définition», «condensation», et «expansion» sans inférer aucun rapport hiérarchique qui structure l'ensemble.

Dans l'appendice a, j'indique les termes dotés d'un astérisque dans chacun des articles mentionnés. Selon les auteurs, le but de ces astérisques est de «rappeler des champs conceptuels plus vastes qui permettent de mieux situer le terme défini (ou l'un de ses éléments constitutifs) soit à l'intérieur d'une composante autonome de la théorie, soit en le rattachant à un lieu épistémologique circonscrit» (1979:vii). A ce niveau les renvois

semblent beaucoup moins systématiquement conçus. Évidemment, suivre toutes les pistes suggérées mènerait le chercheur loin du sens précis du mot cible «paraphrase» et risquerait de le perdre dans la discussion de termes plus contestés ou compliqués que «paraphrase», tels «programme narratif» et «signe».

Dans mon schéma je souligne les termes qui se répètent afin d'indiquer la récursivité évidente dans ce lexique, ce qui constitue un des aspects les plus frustrants de cet ouvrage pour quelqu'un qui le prend pour la première fois. Il faut observer, quand même, que la structuration d'un tel lexique raisonné exige que les termes réapparaissent dans différents contextes, que chaque terme se définisse par rapport à d'autres termes sémantiquement contigus fonctionnant dans le même système théorique. A la différence d'un dictionnaire tel que le *Petit Robert*, ici les ressources sémiques disponibles pour l'expansion du défini sont sévèrement circonscrites. Le but de la cohérence et de la précision de la théorie sont prioritaires; ce texte exige une lecture patiente et créatrice en même temps.

En essayant de résumer les notions fondamentales à la pensée qui sous-tend le dictionnaire de Greimas et Courtés, je prends comme source d'exemples le dernier paragraphe de «Un coeur simple» de Flaubert (voir, plus bas, l'appendice b). Comme on le sait, c'est l'histoire d'une servante de bon coeur qui, à la fin d'une vie banale en vient à adorer un perroquet empaillé. Les sentiments religieux de la servante, Félicité, se confondent avec sa fixation envers le perroquet.

Pour Greimas (1) *l'univers sémantique est structurable*. A la suite de Hjelmslev, Greimas et Courtés définissent «structure» comme «une entité autonome de relations internes constituées en hiérarchies». Pour Greimas, ce qui est d'intérêt dans cette structure est le réseau de relations entre les termes qui y figurent. Par exemple, dans le passage tiré de «Un coeur simple», l'opposition /ouvert-/fermé/ s'établit. «Elle ferma les paupières», «les cieux entr'ouverts». Selon Greimas la sémantique structurale discursive est chargée de sonder cette opposition plutôt que de viser le concept /ouvert/ lui-même comme objet d'étude.

La deuxième notion canonique, c'est que (2) *le concept de sens est indéfinissable*. Le sens se produit lors de l'articulation de la signification. On postule la possibilité de formuler le sens comme point de départ de toute analyse sémantique. Pour établir une notion opératoire du sens, on peut dire que c'est le sens qui rend possible l'opération de paraphrase.

C'est le message qui est conservé quand on explique «...elle exhala son dernier souffle» par la phrase «Elle mourut».

Le troisième principe greimasien touche au problème du référent, problème qui n'existe vraiment pas pour Greimas car il s'en écarte définitivement. Voici un passage tiré de son article sur le «signe».

Le problème du référent élargit encore le fossé qui continue à séparer deux conceptions de la linguistique, et surtout de la sémiotique. Alors que l'analyse des signes n'est pour la sémiotique européenne qu'une étape à franchir vers la description des réseaux d'articulation des formes, la sémiotique américaine (T. Sebeok) tend à marquer un arrêt au niveau des signes et à procéder à leur classification qui est basée alors, pour une large part, sur le type de relation que le signe entretient avec le référent. (1979:349)

Selon Greimas, (3) *il est impossible d'élaborer une théorie adéquate du référent*, dû au fait que beaucoup de signes n'ont pas de référent externe stable (le «je» énonciatif, par exemple). Greimas prend la position que le monde extra-linguistique est informé et institué en signification par l'être humain et peut être ainsi considéré en tant que sémiotique du monde naturel. Le problème du référent devient une question du rapport entre divers systèmes sémiotiques; le référent perd ainsi sa raison d'être dans la linguistique.

Si du point de vue philosophique on n'est pas tout à fait prêt à accepter une séparation si radicale entre le monde du «sens commun» et la langue, cette prise de position met en relief la possibilité de se concentrer sur les structures référentielles internes du texte. Il est très facile, par exemple, en étudiant le roman réaliste de se tromper de référent. La notion de /Paris/ qui apparaît dans les romans de Zola est une configuration qui se construit à travers le texte et ne devrait pas être vue comme identique au Paris où l'individu Zola a écrit son roman.

Une fois le référent externe banni de l'analyse, (4) *le texte devient, dans un sens, clos*. C'est ce principe que je pose comme le quatrième canon greimasien. Le nombre de combinaisons sémantiques possibles devient relativement faible, et la tentative de structurer le sens devient concevable. Avant sa réalisation historique, le texte est à considérer potentiel, virtuel, «ouvert». Tout discours, tout texte, contient son propre micro-univers et c'est en pénétrant dans cet univers que l'analyse se poursuit.

Le cinquième aspect théorique que je considère essentiel, c'est que (5) *le concept de narrativité est le principe organisateur de tout discours*. L'énoncé se voit en tant que récit (conte, histoire, fable); les séquences du récit suivent le modèle grammatical de phrase. Chez Greimas, il y a un niveau sémantique qu'on peut appeler «profond» sous-jacent au niveau évident. Pour en revenir à «Un cœur simple», en lisant le texte de surface on conclut que Félicité est morte. A un niveau plus profond, ce ne serait plus Félicité qui se voit comme l'actant principal mais plutôt une force spirituelle qui est déterminée à travers le texte précédent (se dévoilant brièvement dans la vapeur azur de l'encens qui monte dans la chambre de Félicité).

L'interprétation du conte peut se développer à partir des oppositions esprit-matière, ciel-terre, individu-société, etc., où un de ces termes cherche à avoir raison de l'autre. On peut, donc, articuler le sens noyau produit par le conte de façon telle que: «L'esprit lutte contre la matière» (qu'on en juge d'après l'interprétation du conte). Ce qui est distinctif dans les démarches interprétatives de Greimas, c'est le fait que les termes qui s'articulent pour produire le sens profond d'un texte se forment en complicité avec le texte de surface, mais l'intuition joue un rôle capital dans l'interprétation.

Le sixième aspect de la pensée greimasienne que j'aimerais mentionner est (6) *le fameux «carré sémiotique» qui est le schéma où s'articule la «signification élémentaire.»* Dans l'appendice b, on remarque le schéma vide. La case S représente le terme de base, le non-S est en bas à droite. C'est le terme de contradiction. En haut à droite, c'est le terme de contrariété, le S_1 , qui exige souvent un acte d'interprétation ou du moins de jugement de la part de l'analyste. La quatrième case, à gauche, en bas, représente la négation du terme contraire. Par exemple, si l'on met /vie/ dans la case S, le terme de la case non-S (\bar{S}) sera /non-vie/. Pour ce qui est de la case S_1 on peut choisir entre un grand nombre de notions contraires, par exemple, /mort/, /rêve/, /aliénation/, /emprisonnement/. Le cas non- S_1 (\bar{S}_1) deviendra la négation de ce terme, par exemple /non-mort/.

C'est un schéma qui va plus loin que la simple binarité qui ne distingue que la présence ou l'absence d'une seule valeur. Et, comme l'a démontré Frederic Jameson dans *The Prison-House of Language*, à la suite de Claude Lévi-Strauss, c'est un cadre d'analyse susceptible de produire

de nouveaux éléments imprévus. La case non-S₁ s'avère la plus intéressante, car étant la négation du contraire (une négation partielle) des aspects sémantiques des autres, trois cases vont s'y impliquer. Jameson suggère que la tension ambiguë de l'oeuvre littéraire se résout souvent dans la synthèse de la quatrième case. Il faut dire que l'interprétation exigée est considérable, et que l'acte intuitif de la part de l'analyste est la clef de voûte. Il est vrai que les termes opérationnels ne sautent pas aux yeux, mais on peut les saisir intuitivement, en prenant distance du texte.

A titre d'exemple, je mets en oeuvre le carré sémiotique dans l'analyse de «Un coeur simple» (voir l'appendice c). J'aimerais insister sur le fait qu'il n'y a rien de définitif dans les termes que j'ai choisis. Il est intéressant, quand même, de voir ce qui est mis en évidence par ce dispositif. Le premier carré explique pourquoi le dénouement du conte n'est pas dérisoire. Après la lecture il nous reste quelque chose de satisfaisant, de beau, de rédempteur. Il me semble qu'une synthèse nécessaire s'achève au niveau sémio-narratif: le statut de Félicité est devenu transcendant de quelque manière. C'est quelque chose qui ne saurait s'exprimer au niveau de surface, mais qui se produit à un niveau plus profond.

La deuxième case indique la position idéologique du texte. La comparaison entre le perroquet et le Saint-Esprit est évidente. On pourrait être porté à croire que la fixation névrotiquement religieuse de la servante est ridiculisée, mais ce n'est pas le cas. En cherchant à compléter le schéma (à combler la case vide, celle d'en bas, à gauche) on s'aperçoit d'une autre interprétation des polarités sémantiques du texte. L'analyse montre que l'adoration religieuse à l'église implique son contraire, l'idolâtrie. La critique idéologique du texte vise l'église et non pas la servante.

Il est vrai que, du point de vue lexicologique, le dictionnaire de Greimas et Courtés n'est pas le *Trésor de la langue française* ni même le *Petit Robert*, et on reproche à juste titre à cet ouvrage le manque de références, de bibliographie, etc. Il est évident, quand même, que ces auteurs ont déclenché une discussion qui va se poursuivre. Leur dictionnaire nourrira les réflexions et animera les débats des étudiants en littérature, en linguistique, et en sémiotique pendant encore très longtemps.

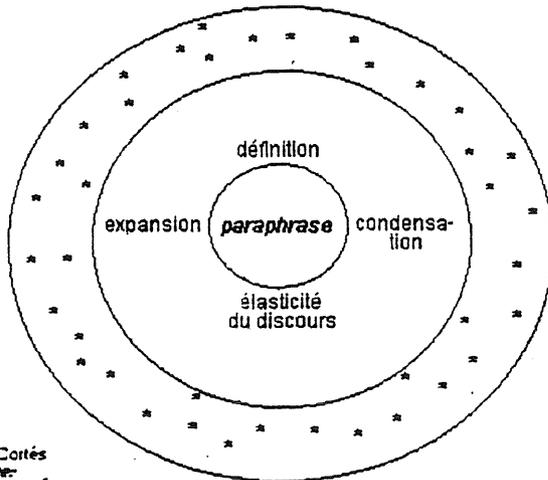
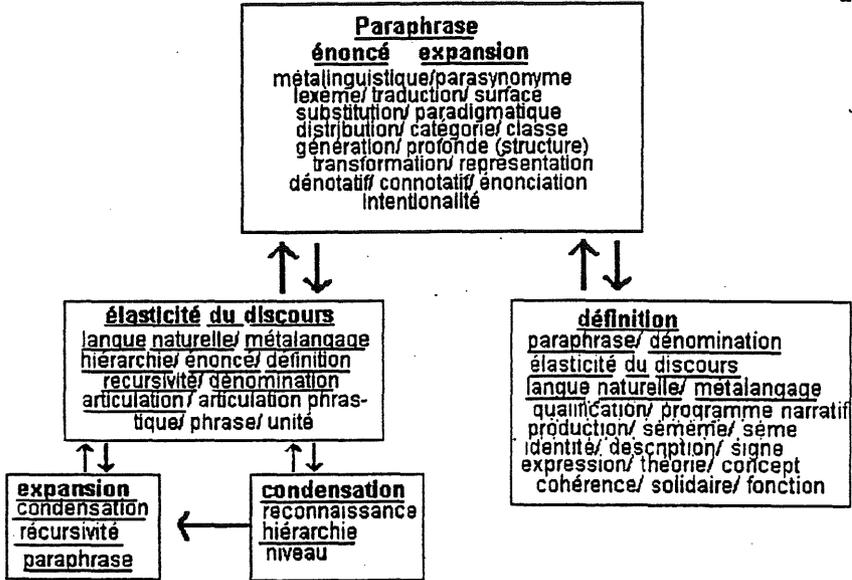
BIBLIOGRAPHIE

- Courtés, Joseph. 1976. *Introduction à la sémantique narrative et discursive: méthodique et application*. Paris: Hachette.
- Flaubert, Gustave. 1969. *Trois contes*. Paris: Garnier.
- Greimas, Algirdas Julien. 1976. *Maupassant. La sémiotique du texte: exercices pratiques*. Paris: Seuil.
- et Joseph Courtés. 1979. *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris: Hachette
- et Joseph Courtés. 1986. *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage, II*. Paris: Hachette.
- Jameson, Frederic. 1972. *The Prison-House of Language*. Princeton: Princeton University Press.
- Schleifer, Ronald. 1987. *A.J. Greimas and the Nature of Meaning: Linguistics, Semiotics and Discourse Theory*. Lincoln: University of Nebraska Press.

N.H.B.

Contexte terminologique de <paraphrase>

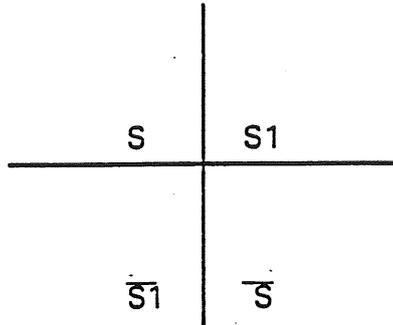
-a-



Greimas, A.J. et J. Cortés
 1979. *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris: Hachette

n.h.b.

b



Une vapeur d'azur monta dans la chambre de Félicité. Elle avança les narines, en la humant avec une sensualité mystique; puis ferma les paupières. Ses lèvres souriaient. Les mouvements de son coeur se ralentirent un à un, plus vagues chaque fois, plus doux, comme une fontaine s'épuise, comme un écho disparaît; et, quand elle exhala son dernier souffle, elle crut voir, dans les cieux entr'ouverts, un perroquet gigantesque, planant au-dessus de sa tête. (1969:73)

<Un coeur simple>

-c-

I. Résolution
(Synthèse)le Sublime(le sacré, le rituel
l'ecclesiastique)

S, S1

le Matériel

(le corporel, le terrestre)

<< dynamique de la trans-
formation sémio-narrativele Transcendant

(l'incorporel, le spirituel)

S

le Ironique

(le dérisoire, le ridicule)

II. Idéologie
(Analyse)l'Amour(l'amour pour des êtres
humains)

S, S1

l'Adoration

(les observances à l'église)

<< dynamique de
l'interprétationl'Idolâtrie(la profanité,
la blasphémie)

S1

la Fixation
neurotique(l'obsession d'un être inanimé:
le perroquet)

n.h.b.